

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1976)
Heft: 358

Artikel: Soupçons sur Jean Ziegler
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1023657>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Souçons sur Jean Ziegler

Extraordinaire ampleur de la controverse ouverte au sujet du dernier livre de Jean Ziegler !

Voici notre contribution à l'édifice gracieusement bâti par les moyens de communication de masse pour le plus grand bénéfice du politicien genevois. Pour rester dans des limites acceptables, nous nous bornons, après discussion, aux deux articles ci-après qui, à eux deux, résument assez bien les débats ouverts par « Une Suisse au-dessus de tout soupçon » au sein des groupes de travail de DP. (Réd.)

1. Les Suisses alémaniques de Paris

Parfaitement agaçants, ces Weber - Ziegler. D'abord, ils ont l'impudence de parler d'eux-mêmes — et d'en faire abondamment parler — sans honte ni déplaisir ; ensuite, ils décrivent complaisamment leur propre combat, contre certaines autorités bien établies en Suisse. Pis, non contents de n'être pas prophètes dans leur pays, les voilà qui montent à Paris pour y faire éditer leur méchant pamphlet et mieux provoquer de l'étranger leur Helvétie natale.

Grâce à Dieu-tout-puissant qui patronne notre Constitution centenaire, aucun esprit sérieux ne saurait prendre au sérieux un journaliste sauveteur d'arbres et allergique au béton argenté, ni d'ailleurs un conseiller national intellectuel connu pour ses interventions intempestives et son incorrigible touche-à-toutisme.

Et pourtant, même ébloués par les insinuations les plus basses, Weber et Ziegler sont toujours là, diaboliquement dérangeants : eux qui pensent et démontrent qu'il y a bel et bien « Des montagnes à soulever »¹ dans « Une Suisse au-

¹ Jean-Jacques Pauvert, 1976.

dessus de tout soupçon »², ils réaniment, chacun à sa manière, un débat qui ne va pas s'épuiser avec la fin d'édition : un débat sur la survie de la planète, par la sauvegarde de la nature, ou par la révolution, c'est-à-dire « la rupture avec une mentalité, un pouvoir, une époque ». Tous deux, ils croient à ce que les esprits forts prennent pour une utopie, à « l'insurrection des consciences » (J. Ziegler), qu'ils voient l'un et l'autre « chaque jour plus probable », en Suisse comme dans les pays les plus développés. Là où s'épanouissent les « loufiats du béton », là où fleurit l'oligarchie financière, là où s'accumule le capital avec la plus triomphante insolence, c'est là que le scandale éclatera en premier. Tel est le sort — et paradoxalement l'utilité — de la société ultra-libérale égoïstement avancée.

On peut reprocher à Franz Weber de mener un combat subjectif, occasionnel, peu rigoureux, de voler d'un sauvetage à l'autre sans cette vision d'ensemble qui donnerait plus de cohérence à sa contestation. Voilà qui fait bon marché de l'immense courage et de l'incroyable énergie nécessaires pour faire sortir les gens de leur réserve, pour remonter les filières, pour dénoncer les complexités, bref pour constituer les dossiers et les plans de bataille contre les promoteurs, les aménageurs d'autoroutes et autres bétonneurs des Alpes et du Plateau.

Un encouragement

Mis à part les propos très vifs sur tous ces charnants personnages et leurs couvertures politiques (cf. les radicaux vaudois et la bretelle de la Perraudettaz), les « aventures » de Franz Weber nous apprennent que « n'importe qui, avec un peu de courage et d'initiative, peut défendre sa maison, son quartier, sa vallée, contre les technocrates et les requins de terre ferme ».

Et ce n'est pas un mince encouragement, d'autant que Weber, après un hasardeux détour du côté de chez Bokassa, vise désormais d'autres tours que

² Seuil, 1976.

celles du plateau de Montana : contre les « savants illuminés », il prend le parti des occupants de Kaiseraugst et de tous les opposants de la terre aux centrales nucléaires. Il plaide pour des économies d'énergie à tous les niveaux... et pour la vente massive des actions et obligations des sociétés concernées (combien de salariés savent si leurs cotisations à la prévoyance professionnelle ne servent pas à sursouscrire les emprunts de Gösgen, Leibstadt, etc. ?).

De Pro Surlej à Contre-atome, Weber a passé une vitesse — et de toute évidence sans avoir rien perdu de sa fougue. Il est décidément fait pour agacer, ce Bâlois du monde toujours prêt à partir en croisade.

Renouer les fils

L'itinéraire de Ziegler est moins lisible. Il comprend trop d'étapes, du milieu protestant à l'union de la gauche, en passant par le spectacle de la faim au Congo ou de l'exploitation éhontée en Amérique latine, par l'enseignement universitaire et surtout par plus de deux législatures au Conseil national. Au gré des voyages et des observations, l'image s'est créée d'une Suisse lourdement parasitaire à l'échelle du (tiers) monde, mais si utile à quelques-uns, et en premier lieu à cette oligarchie financière dont M. de Weck, patron de l'UBS, semble représenter pour J. Ziegler le prototype quasiment idéal : intelligent, sûr de sa banque et du système libéral, et doté d'un pouvoir immense dont il jurerait volontiers faire un usage toujours parfaitement moral et jamais le moins du monde cynique.

Ziegler excelle à décrire ces oligarques, qu'il ne nomme d'ailleurs pas tous bien que la liste en soit facile à établir, et surtout la réalité suisse dans laquelle ils se lovent si merveilleusement. Pays du secret, du consensus, du pluralisme des opinions dûment normé, de la critique admise seulement quand elle est « positive », la Suisse n'échappe pas au régime de violence symbolique imposé par l'oligarchie prépondérante, bancaire notamment.

Ziegler a raison, d'un bout à l'autre. Il renvoie à la Suisse une image qu'il faudra rapidement corriger sous peine de voir notre pays s'attirer l'horreur des peuples de la terre — l'adhésion des nantis lui demeurant acquise. Et justement parce qu'il a raison, et parce que peu sont prêts à recevoir cette vérité, Ziegler devait figurer son portrait d'une Suisse au-dessus de tout soupçon. Au lieu de cela, il nous livre un tableau dessiné à grands traits hâtifs, avec toutes sortes de bavures difficilement excusables : des erreurs de détail (la paix du travail signée en 1939), des statistiques dépassées (Kappeler et autres « collaborateurs » plus ou moins volontaires n'y sont évidemment pour rien), et surtout des analyses superficielles. Il convenait certainement de rappeler la mécanique des convoyeurs d'argent vers les 4556 établissements bancaires de notre pays, mais il fallait aussi prendre les banques en flagrant délit de racolages de fonds étrangers, par émissaires et imprimés ad hoc. Quant au rôle des sociétés d'assurances et de réassurances suisses, il méritait davantage qu'une mention, à l'instar de ce qui a été bien fait pour les bureaux d'études, fer de lance du colonialisme financier helvétique, particulièrement en Améri-

2. Les consciences s'éveillent

Peut-être faudrait-il se taire. Ne pas parler encore d'« Une Suisse au-dessus de tout soupçon ». Et attendre que les clameurs, les huées et les enthousiasmes bruyants s'apaisent. Pour lire ce livre dans les trois dimensions que Jean Ziegler semble avoir voulu lui donner, l'indignation, la stratégie politique et l'analyse sociologique. Mais le scandale est là, qui interpelle et exige quelques brèves remarques au moins.

De Pierre Goldmann — « ... la révolution est l'accomplissement de l'être, elle est donc le mouvement du Vrai » — aux paysans vénézuéliens, de la première à la dernière ligne, l'indignation guide la plume. Mieux, elle sous-tend la stratégie politique et relie cette dernière à l'eschatologie qui habite

que latine. Et pourquoi se contenter d'amorcer des bombes comme celles du système de révision des sociétés bancaires ou de la délégation économique permanente constituée et maintenue sans base légale mais pour le plus grand profit des influentes relations que l'oligarchie privée entretient avec la haute administration fédérale ?

Une occasion à saisir

Si le livre de Ziegler ne dit pas tout, on aura très bientôt tout dit au sujet de ce livre. De l'affreux « Genève-Informations » au « Canard enchaîné » en passant par les plus grands magazines, toutes les rédactions ont aidé à faire enlever le premier tirage — que la couardise de la radio a tout soudain épuisé. A l'origine de tout ce battage, l'odeur de soufre dégagée par la Suisse zieglérienne, et aussi sans doute l'omniprésence de l'auteur, qui a manifestement pris en main la promotion de son bouquin. Il ne faudrait pas que tout cela retombe et restât sans lendemain. Sans quoi on dirait avec raison que l'occasion de faire avancer la nécessaire insurrection des consciences a été malheureusement manquée.

l'histoire. « Tout homme possède dès maintenant une claire conscience de sa vie non finie. Ce que la réalité vécue et les capacités que cette réalité développe en nous permettent de réaliser n'est qu'une infime fraction des actes, sentiments et perceptions que nous sommes théoriquement capables de vivre. La part d'irréalité en nous, c'est-à-dire d'irréalisable au présent stade du devenir de l'humanité, est immense. Elle subsiste en nous sous forme d'utopie. » Et Jean Ziegler de citer ici Ernst Bloch, qui, bien plus que Lénine, inspire sa vision de l'histoire. Mais il aurait pu tout aussi bien en appeler à Sorel lorsqu'il dégage les deux paramètres essentiels — luttes des classes et luttes anti-impérialistes — de ce qui apparaît bien comme le mythe mobilisateur de notre temps.

L'indignation de Jean Ziegler, son discours poli-

tique, s'adresse en priorité au peuple suisse. Ce qu'il dit ne relève pas de l'appel révolutionnaire, mais du constat clinique. Le monde non industrialisé s'enfoncé dans une misère croissante. Jamais sa dépendance financière, économique, technologique, culturelle, malgré l'indépendance formelle des années 60, n'a été aussi grande par rapport aux métropoles coloniales. Et le pillage des pauvres au profit des riches est pire sous le règne des sociétés multinationales qu'il ne l'avait été au temps des grandes puissances européennes triomphantes. Et, ajoute Jean Ziegler, l'oligarchie financière nationale qui dirige nos affaires porte une part de responsabilité non négligeable, voire essentielle dans l'inégalité du développement.

L'anesthésie

Or qui pourrait nier qu'à défaut de bonheur, chose toujours difficile à apprécier, l'Etat fédéral, les hommes qui le dirigent, directement ou indirectement, se sont efforcés d'assurer la prospérité du pays, ce qui est après tout le but de tout gouvernement selon le sens commun ? Et qui pourrait contester qu'ils y sont si bien arrivés qu'ils ont même pu faire participer à leur bonheur une part appréciable du peuple suisse ? A partir d'une analyse réaliste de notre monde, Jean Ziegler aboutit ainsi à dévoiler un double scandale : notre prospérité repose sur le malheur du plus grand nombre. Elle appartient en priorité à une oligarchie financière. Et tout notre système économique, politique, social, culturel, est bâti pour que nous ne prenions pas conscience de cette réalité, et pour que nous puissions la tolérer, sans souffrance excessive, ni révolte, au cas où nous la comprenons. Le consensus et le confidentialisme helvétiques ne sont pas uniquement répressifs ; ils tolèrent même des marginaux, ainsi Jean Ziegler, grâce à la perception fidéiste que développe le système.

Restait à expliquer l'indignation, c'est-à-dire à analyser les mécanismes du pouvoir en Suisse,

● SUITE ET FIN AU VERSO

Les consciences s'éveillent

(suite et fin)

pour se faire comprendre non seulement des citoyens du pays, mais aussi de l'étranger. Les renseignements à ce propos n'abondent pas ; Jean Ziegler a su s'entourer de collaborateurs dont on connaît le sérieux ; reste qu'il n'a pas toujours utilisé leurs renseignements avec le sérieux voulu. Il fallait aussi, pour ordonner et comprendre l'ensemble des informations recueillies avec peine, bâtir l'appareil conceptuel approprié. Pour l'essentiel, ce dernier a été emprunté aux théories récentes sur l'évolution de l'impérialisme, le développement dépendant et le rôle des multinationales. Pour une part, mais une part trop restreinte à notre gré, aux travaux et recherches poursuivies sur le système politique suisse. L'analyse pêche ici quelquefois par excès de simplification. Et sans verser dans la pédanterie ou la sophistication que l'on reproche avec raison parfois aux universitaires, une étude plus fine non seulement des mécanismes, mais de leur fonctionnement et des mentalités des divers groupes en cause, auraient été nécessaires pour éviter les pièges d'un manichéisme gros de désillusions politiques. Du même coup, Jean Ziegler se trouvait en meilleure posture pour faire face au deuxième scandale que développe son étude, la relativité des concepts employés par les sciences sociales. Car si l'on veut défendre la scientificité de ces dernières, donc combattre le relativisme absolu, il est nécessaire, tout en admettant la contingence politique des concepts, de prouver la rigueur et la pertinence des méthodes d'analyse et de synthèse.

Une mêlée significative

Reste donc avant tout d'« Une Suisse au-dessus de tout soupçon » un moment politique important. La mêlée provoquée par le livre prouve une fois de plus la difficulté de mener un débat critique en Suisse. Et ce droit élémentaire à l'indépendance d'esprit est d'autant plus contesté que l'on appar-

tient aux cercles dirigeants. L'invective était attendue. Les termes qu'elle emploie sont cependant intéressants. Car ils prouvent surabondamment que le libéralisme actuel est lui aussi contingent. Il reflète, de même que la recherche obstinée d'un consensus volontaire, les certitudes et l'absence d'inquiétude des oligarchies dominantes. Mais que viennent les tempêtes, ou même leurs signes avant-coureurs, et les attitudes changent.

Enfin le succès du livre n'est pas dû uniquement au bon usage des relations publiques. Il montre qu'il y a, malgré le consensus, une curiosité, une interrogation qui va plus loin que le malaise habituellement cultivé. Plus loin aussi que le fidéisme du système. Et que des consciences s'éveillent.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Avant et après

Vers 1938, j'étais allé me promener sur les hauts de Sion, et plus haut encore, sur les hauts des Mayens de Sion. Nous étions arrivés à un dernier pâturage, à plus de 2000 mètres, désert et désolé, si l'on entend par là que les derniers mélèzes s'arrêtaient un peu plus bas. « Pas un chat », sinon un petit gardien de chèvres ou de moutons, quatorze ans, qui vivait seul dans une cabane de pierres et n'avait vu personne de toute la semaine...

J'y suis retourné trente ans plus tard : route goudronnée, sens obligatoires, parkings, appartements à vendre, appartements à louer, drug-stores, night-clubs, garages souterrains, centres d'achats, etc. — même tableau à Verbier, Megève ou Villars ; Valais, Savoie ou canton de Vaud.

Voyant alors annoncé le livre de Maurice Chappaz, « Les maquereaux des cimes blanches », je me suis dit : « Non, tout de même, il y va un peu fort, avec son titre... ». Je me suis dit : « En tout cas, ça va faire plaisir à Papa Luisier et au « Nouvelliste valaisan », eux qui sont pour les valeurs

morales, et chrétiennes, et pour le sol sacré de la patrie, et donc contre ce déferlement de capitaux trop souvent étrangers, contre les baaars et les boîtes de nuit et les juke-boxes et les antennes de télévision et la sinistre idéologie qu'elles diffusent... ».

Eh bien, je m'étais trompé, complètement !

Plus bas que terre

Dans un article intitulé gentiment « Les maquereaux de la littérature »¹, Anne Troillet-Boven, dont on me dit qu'elle est parente de Maurice Chappaz, l'accuse d'incohérence, de platitude, d'absence totale d'émotion, d'antipatriotisme, de myopie intellectuelle, de calomnie ; son livre est un « minable pamphlet », c'est un « répugnant produit d'un cerveau en mal de sensation ». De manière générale, les œuvres du poète valaisan, qu'apprécia C.-F. Ramuz, « sont le remède le plus efficace contre la constipation » !

En somme, si Chappaz s'était fait le chantre des promoteurs immobiliers, des affairistes en tout genre, des animateurs de « Super » (Villars, Thyon, Montana, etc.), il serait tout au contraire rigoureux, d'une grande élévation d'esprit, d'une sensibilité exquise, d'un patriotisme digne des Waldstaetten, d'une rare pénétration intellectuelle, etc. !

Tout de même, c'est dommage que Brunoheim soit mort...²

J. C.

¹ A mon avis, Mme Troillet (accessoirement Chappaz) devrait se méfier : le FRLM (Front révolutionnaire de libération des maquereaux) finira par porter plainte pour diffamation.

² Bettel Brunoheim, qu'on voudra bien ne pas confondre avec Bruno Bettelheim, l'illustre auteur de la « Forteresse vide », inventeur d'une thérapie pour guérir les muets, c'est-à-dire les enfants autistes, périt à Auschwitz sans avoir pu mettre au point une méthode permettant tout au contraire de persuader au silence les bavards... Maître d'école, je regrette sa disparition, autant pour mes élèves que pour moi, et pour bien quelques autres...